

**UN CHEF DE GARE DEVIENT...**  
*Par le frère Cyprien missionnaire en Ethiopie*



Je suis vraiment un rescapé de la Sainte Vierge et si j'ai fini par bien tourner, c'est assurément grâce à Elle. J'ai septante cinq ans. En voici cinquante que je suis capucin et trente et un que je travaille à la mission du Somali que j'ai aidé à fonder. J'ai soigné les malades, mais surtout j'ai enseigné le catéchisme et ce fut là mon principal travail ; la langue des Somalis ne s'écrivait pas : j'ai dû, pour pouvoir l'enseigner, composer

moi-même deux grammaires et un dictionnaire de la langue somalienne. Quel courage pour faire connaître Jésus et nous ?

Je suis né le 20 mai 1853, à Sampont en Suisse, où nous habitons une grosse ferme. Ma mère, bonne chrétienne, allait tous les jours à la messe de six heures. Mon père mourut assez tôt.

Tout petit, j'appris à servir la messe, et j'étais sans doute un bon enfant, car monsieur le Curé me donna des leçons de latin, espérant faire de moi un prêtre. Jusqu'à l'âge de quatorze ans,

j'entrais volontiers dans ces idées. Nous étions abonnés aux Annales de la Propagation de la Foi et les histoires des missionnaires me plaisaient tellement que l'idée de devenir missionnaire s'ajouta bientôt à celle de devenir prêtre. Je le dis un jour à ma mère, qui en fut toute bouleversée ; elle me dit : « Il ne s'agit pas d'aller te faire manger par les Noirs. Si c'est pour être missionnaire que tu veux devenir prêtre, tu ne le seras pas. » Cette décision ne me peina d'ailleurs guère. J'avais quinze ans et j'étais devenu espiègle et remuant. Monsieur le curé commençait à douter de ma vocation.

Mon oncle, désigné comme tuteur à la mort de mon père, décida qu'on ferait de moi un instituteur et m'envoya à l'école normale de Virton.

Peu après, je la quittai, j'y avais, hélas ! perdu la foi et j'entrai dans les chemins de fer. Rapidement je conquies des grades, puisque, à vingt et un ans, j'étais nommé chef de gare.

Je n'avais pas repris la pratique religieuse et je n'avais même pas de remords. Mais voici qu'un jour, en mettant de l'ordre dans un tiroir de bureau, **j'en retirai un livre.** C'était Lourdes, d'Henri Lasserre. Je me mis à lire ; d'abord des récits de guérisons, puis des récits de conversions. Il était tard, les derniers trains étaient passés. J'oubliais où j'étais et, transporté à Lourdes, monde mystérieux des âmes où la grâce agit, bouleverse et



**transforme**, je ne m'arrêtai que lorsque le volume fut terminé. Je me rappelle que ces coups redoublés de la grâce frappant des cœurs impies et les convertissant, avaient fini par m'émouvoir profondément et, au moment de fermer le livre, je tombai à genoux en disant :

« **Sainte Vierge, vous en avez tant converti, convertissez-moi aussi !** »

Chose étrange, le lendemain, l'impression religieuse et les désirs de

conversion avaient disparu ; pourtant, **un dégoût subit**, invincible, de ma carrière s'était abattu sur moi. Je sentis que je ne pourrais pas tenir.

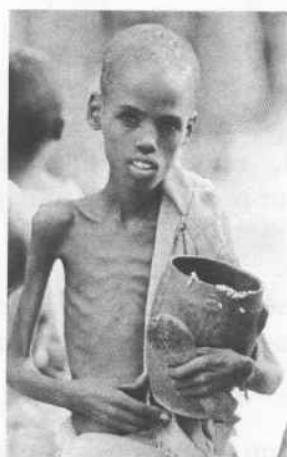
**Poussé par une force étrange**, toute puissante, j'allais chercher chez le notaire, ma part d'héritage paternel, puis, sans rien dire, je partis.

Où allais-je ? Je savais. Installé dans un hôtel quelconque, inconnu, seul, que pouvais-je faire, sinon « m'amuser ». C'est ce que je fis. Je courus les théâtres, les cafés, les fêtes. Je fus vite connu par les gens de l'hôtel, qui s'offrirent même à me trouver une place. **C'étaient des francs-maçons** et ils me firent comprendre que si j'entrais dans la Loge, je serais vite casé.



Comme je n'y voyais aucun inconvénient, on convint que je serais reçu le 4 janvier et que, le lendemain, j'entrerais dans les bureaux d'une importante compagnie maritime de Marseille. Mais Notre Dame de Lourdes allait intervenir.

On arriva ainsi au 2 janvier 1874. J'étais attablé, le soir, avec les habitués du restaurant. On lisait le journal et un des lecteurs fit remarquer soudain, avec indignation : « Si j'étais capucin, je leur en donnerais encore, de la soupe, à ces Italiens ! » Pourquoi ce mot de **capucin** fixa-t-il soudain mon attention ? C'était la première fois que je j'entendais. Ne sachant ce qu'il signifiait, je dis : « Capucin ? » Qu'est-ce que cela ? Des Capucins, c'est des moines qui vont pieds nus, qui mendient leur pain et donnent ce qui leur reste aux pauvres. » Je me levai. Quelque chose criait sourdement en moi : « Tu dois te convertir. C'est là, que tu dois aller. »



Le lendemain dans la rue, je rencontre un homme vêtu de bure brune et comme rasé, portant un panier. Je l'observe : c'est bien cela, il mendie, c'est un capucin. Je le suis jusqu'au couvent. La Sainte Vierge dirigeait l'opération ! On me conduit au Père supérieur à qui je demande d'être admis comme moine. Je raconte en cinq mots secs mes aventures : vingt et un ans chef de gare... subitement... » Le Père Gardien me regarde, méfiant, et cherche des formules vagues pour me mettre

poliment à la porte. Je lui dis alors d'un ton décidé : « Si vous ne m'acceptez pas chez vous, **je dois me faire franc-maçon demain.** » Et je lui explique ma situation. Ébranlé, il m'envoya à Aix où était le noviciat. J'avais enfin trouvé ce que je cherchais sans le savoir, **depuis la lecture du livre sur Notre Dame de**

## Lourdes.

Un jour,  
cependant, je  
fus sur le  
point de  
dérailler. Je  
me sentis  
soudain pris  
d'un invincible  
dégoût pour la  
confession  
Impossible de  
faire l'aveu de



mes fautes. J'avais beau me raisonner ; je me sentais vaincu d'avance. Ce fut si fort que ne sachant plus que faire, je résolus tout simplement de m'en aller ! Cela s'appelle une tentation du diable. Mais comme je ne voulais pas être remarqué, j'attendrais que la communauté soit réunie au chœur pour la prière du soir, l'office de complies, et je me dirigerais vers la place où se trouve le Père Maître. J'avais préparé ma phrase d'adieu. Je lui dirais : « Mon Père, il m'est devenu impossible de continuer à me confesser. Je m'en vais. » Ce n'était pas bien compliqué. Je passe, un peu ému, la porte de la chapelle. Dans l'ombre où brûlaient quelques bougies, les religieux, immobiles dans leur lourd vêtement sombre, penchés sur leurs gros livres, disaient, de leurs voix calmes et graves, qui se répondaient, les prières sacrées. C'était plein de ferveur et de paix : **comme un coin du ciel**. Est-ce l'impression de ce spectacle, est-ce l'effet de la grâce de Dieu qui travaillait mon cœur, est-ce l'influence de la Sainte Vierge qui, décidément, me voulait à Elle ? Je ne sais. Je me dirigeai vers le Père Maître sans plus trop savoir ce que j'allais dire ou faire, et que, au lieu des mots préparés, ceci se trouva sur mes lèvres et en sortit tout seul : « **Mon Père, veuillez me confesser.** » Sur-le-champ, le bon Père se leva. Je me confessais en pleurant, puis je lui racontais ce qui venait de se passer en

moi.

Ce fut le dernier assaut du diable. **La victoire de Marie fut dès lors assurée.**

Quelques jours après, je pris le saint habit ; puis, un an plus tard, je fus admis aux vœux. Enfin, au bout de cinq ans, avant de faire profession solennelle, je fus envoyé en Italie. On m'offrit plusieurs fois de continuer mes études pour devenir prêtre. Je répondis toujours que je ferais ce que mes supérieurs voudraient. Jamais, on ne put trouver le temps de me faire étudier et je suis resté Frère. Voici trente et un ans que je travaille au Somali, en Ethiopie. Revenu en Europe, j'étais désigné pour les paisibles fonctions de portier à Marseille où je comptais terminer ma course. Mais, un jour, le Préfet apostolique d'Abyssinie, de qui dépendent nos missions, vint à notre couvent de Marseille et me reconnut à la porte : « Mais, quelle belle mine vous avez, Frère Cyprien ! Ne retourneriez-vous pas avec moi au Somali ? » Je répondis que je n'avais à dire ni oui ni non et que je ferais ce que mes supérieurs me diraient. Deux jours après, je recevais l'ordre de retourner aux missions. Pour moi, j'en suis content : je laisserai mes os dans la terre où j'ai travaillé le plus. Il est mort aujourd'hui, mais Notre Dame de Lourdes l'a sauvé.

